



ÉCRIRE EN VAL-DE-MARNE

Un écrivain rencontre le Val-de-Marne
UNE INITIATIVE DU CONSEIL GÉNÉRAL DU VAL-DE-MARNE



Ce n'est pas de la poésie, mais il y a
une amour
entre lui et
je dit qu
renouve pas d'issue



Présent ?

UN ROMAN DE JEANNE BENAMEUR

Présent ?

UN ROMAN DE JEANNE BENAMEUR

Un écrivain rencontre le Val-de-Marne
UNE INITIATIVE DU CONSEIL GÉNÉRAL DU VAL-DE-MARNE





ÉDITORIAL PAGE 7

CHRISTIAN FAVIER, PRÉSIDENT DU CONSEIL GÉNÉRAL DU VAL-DE-MARNE

PRÉFACE PAGE 9-18

XAVIER HOUSSIN, JEANNE BENAMEUR, LECTURE BIOGRAPHIQUE

BIBLIOGRAPHIE PAGE 19

JEANNE BENAMEUR

EXTRAITS PAGE 20-45

PRÉSENT ?, LE ROMAN DE JEANNE BENAMEUR

ÉCRIRE EN VAL-DE-MARNE PAGE 46

LA COLLECTION

PHOTOGRAPHIES DE FRANCIS JOLLY



Encourager et soutenir la création est une constante de la politique culturelle du Conseil général dans tous les champs de l'art. *Écrire en Val-de-Marne* en constitue, depuis 1989, l'une des composantes, offrant la possibilité à des écrivains de styles et d'approches les plus diversifiés, de bénéficier d'une aide octroyée sur projet.

Ce dispositif est complémentaire de nos initiatives visant à promouvoir le livre avec notamment l'opération *Lire en Val-de-Marne*, les fonds thématiques, leur mise en réseau, et le portail de lecture publique.

Il participe d'un patient travail de maillage culturel du territoire départemental, favorisant la rencontre d'écrivains et de lecteurs dans le cadre de partenariats menés avec les villes et leurs responsables d'équipements dédiés au livre.

Le choix porte cette année sur l'écriture de **Jeanne Benameur** avec son roman *Présent ?*, édité chez Denoël. Il s'avère en forte résonance avec les priorités et préoccupations du Conseil général.

Ce « voyage » à l'intérieur d'un collège, auquel l'auteur nous convie, explore la vie d'un tel établissement, révélant aussi bien les « états d'âme » du corps enseignant que les doutes, les colères, mais également les rêves et les espoirs qui habitent les élèves.

Principale, conseiller d'éducation, documentaliste, parents, personne n'échappe au regard critique, tendre, amusé, et toujours sensible et audacieux de Jeanne Benameur.

Au travers de ses portraits, elle dresse un véritable état des lieux du système éducatif, nous interrogeant sur les dérives d'une société qui voici peu conduisait à la révolte des jeunes dans les banlieues et aux manifestations qui ont permis le retrait du projet inique de Contrat Première Embauche.

Il faut dire qu'à son talent de romancière, excellent dans la métaphore, s'ajoutent la richesse de son expérience pédagogique de plus de vingt ans et le minutieux travail d'investigation auquel elle s'est livrée en prenant un temps racine dans le Val-de-Marne.

Au moment où le Conseil général engage une importante réflexion sur son projet éducatif départemental, l'éclairage qu'elle apporte sur le monde de l'enseignement ne peut que susciter l'intérêt de tous et nourrir de passionnants et passionnés débats.

Christian Favier, *Président du Conseil général du Val-de-Marne.*



Jeanne Benameur

Lecture biographique de Xavier Houssin

« *Il vous naît un poisson qui se met à tourner/ Tout de suite au plus noir d'une lame profonde,/ Il vous naît une étoile au-dessus de la tête,/ Elle voudrait chanter mais ne peut faire mieux/ Que ses sœurs de la nuit, les étoiles muettes.* »

Pourquoi lier ainsi *Les Amis inconnus* de Jules Supervielle à *Présent ?*, le tout dernier roman de Jeanne Benameur ? Les mots ont leurs envols, leurs longues migrations. À peine l'on pressent les contrées qu'ils traversent, les haltes où ils se posent. Froissement de lettres, bruissement des syllabes. Venus d'instants lointains, voilà qu'ils nous habitent de nouveaux paysages. C'est comme ça simplement. Rien à vraiment comprendre. Mystère de la lecture. Jeanne Benameur est de ces auteurs d'associations libres, de rêverie à gué. Et c'est tout naturel d'associer ses mots aux scansions d'un poème. Ce qui lui correspond, instinctivement, elle l'entoure, elle l'agrège. Elle fait corps à sa friche, Jeanne.

« *Il vous naît...* » On se naît à soi-même. Il faut remonter loin pour trouver les ferments.

Tout se joue tellement vite. Les images se gravent. Les émotions s'impriment à longs traits inversés.

Elle est née à Aïn M'Lila près de Constantine. Le nom signifie « la source de la nuit ». Elle y restera peu. Quelques semaines à peine. La famille part pour Tebessa, dans le sud algérien contre la frontière tunisienne. D'une prison l'autre, car son père est directeur de centres pénitentiaires. Clés et trousses. Portes à judas. Chemin de ronde. C'est le début des « événements d'Algérie ». Parce que le père a refusé de livrer des détenus pour la sinistre « corvée de bois », un de ces groupes qui constitueront



plus tard l'OAS attaque la prison dans la soirée. Les coups de feu claquent. Les balles sifflent. Les hurlements montent. Les bêtes sont lâchées. Jeanne a cinq ans. « *Je n'avais pas les mots pour en parler après, mais c'est resté vivant dans le corps* », dit-elle. Et elle ajoute en miroir : « J'ai appris à mourir ».

Elle a appris en tout cas que la vie est fragile. Fugace. Qu'un rien la bascule, l'emporte, la défait, la fait taire. Et que chaque instant compte. Chaque instant. Chaque instant.

C'est écrire comme on peut. Déchirer les silences. Étaler plat l'histoire comme le journal des pluches sur la toile cirée.

« *Mon père est parti de chez lui à quinze ans. Il avait le désir, la curiosité du monde. Il a rencontré ma mère à Lille. Il l'a épousée en 1939. Elle était enceinte de ma grande sœur. C'était la guerre. Il est parti. Il a été fait prisonnier.* »

« *Ma mère aussi avait quitté tôt sa famille. Fille de mineurs du Nord venus d'Italie. Ses cheveux blonds, ses yeux bleus... On n'a cessé de lui jeter au visage une autre origine. Douteuse. Une dernière dispute. Bâtarde ? Elle s'est enfuie. À vingt ans.* »

On devient ce qu'on est. De la terre. Du sable. On se pétrit d'alarmes, les phrases au bord des lèvres. On ouvre grand la bouche et la parole qui vient ressemble à un long cri.

Ces langues du grandir. L'Arabe, l'Italien. Et le Français aussi.

Exil qui n'en est pas. Les patries intérieures. Le sol anténatal doucement se déroule. Un court temps à Bordeaux et puis c'est La Rochelle et une autre prison.

« *Il vous naît un oiseau dans la force de l'âge/ En plein vol et cachant votre histoire en son cœur/ Puisqu'il n'a que son cri d'oiseau pour la montrer,/ Il vole sur les bois, se choisit une branche/ Et s'y pose ; on dirait qu'elle est comme les autres.* »

L'école. Le goût d'apprendre. Elle retient tout, Jeanne. Elle se saoule de savoir. Emplit le moindre vide. Elle se remplume, s'étoffe. Elle a trouvé sa voie. Tellement peur de l'ennui, du temps perdu, du creux des marées basses. Elle lit et elle écrit. C'est pour ça qu'elle est née.

Cheminer. Ramasser. Glaner dans le tracé des sillons encore frais. Faire des provisions pour un avenir sans craintes. Se sentir seule et libre. Jusqu'à la prochaine fois. Tous les instants sont bons.

Elle lit. Mademoiselle Pellerin, la bouquiniste, la laisse depuis longtemps fureter dans les rayons. La boutique est grande ouverte pour cette gamine sage qui vend ses illustrés pour s'acheter des livres. Peu de paroles échangées. Tacite reconnaissance. Elle emporte chez elle des volumes de Racine, elle dévore Stendhal. S'enthousiasme pour Le Sagouin de Mauriac. Guillaume, cet enfant au « *bras fluet* », aux « *cuisseuses étiques* », aux « *genoux cagneux* », à la figure « *barbouillée de morve, de salive et de larmes* » où s'ouvrent pourtant de « *larges yeux couleur de mûres* ». « *Un arriéré bien sûr...* » Elle lance un pont, Jeanne, vers un inimaginable demain. Elle a treize ans.

Elle écrit.

Des poèmes, des nouvelles, du théâtre. Un journal intime qui ne la quittera plus. Elle qui abandonne par goût d'aller avant, pressent que chaque page il faudra la garder.

TOUT GARDER

Il y a cette photo qui commence les pages de l'album de famille. « Mon père était veuf, c'est sa première femme. Elle est très jeune, en costume arabe. Sérieuse et belle. »

L'enfance en jeu de piste avec les cailloux blancs du Petit Poucet. On sait rentrer chez soi. Le chemin se retrouve. On peut dès à présent se laisser égarer.

La fac à Poitiers. Elle découvre Chrétien de Troyes. *Érec et Énide*. *Lancelot, Perceval*, *Yvain ou le Chevalier au lion*.

« *Mon seigneur Yvain chemine, pensif, à travers une forêt profonde ; soudain il entend, au cœur des fourrés, un grand cri de douleur. Il se dirige alors de ce côté et quand il y parvient, il voit dans un essart, un lion qu'un serpent tenait par la queue en lui brûlant l'échine d'une flamme ardente. Mon seigneur Yvain ne s'attarde guère à contempler ce prodige, mais il délibère en lui-même : auquel des deux va-t-il porter secours ? C'est dit, il se rangera du côté du lion, car aux êtres venimeux et félons, on ne doit faire que du mal : or le serpent est venimeux, du feu lui jaillit de la gueule tant il est plein de félonie.* »

Ce sens de la justice ou plutôt, bien plus enraciné, celui de l'injustice. Être droit, tendre simplement la main.

« *Mon père pensait qu'il fallait qu'on soit croyant. Si on ne l'est pas, on est perdu.* »

Sa foi, elle la met dans les autres, elle s'engage, politique, poétique. C'est presque la même chose. Une affaire de mots. Ceux qui donnent du courage. À soi. Au monde entier. Le désespoir n'est jamais acquis. Rien n'est inéluctable. Le cours des événements



ne fait que traverser un immense terrain d'aventures. Oui, bien sûr, il faut croire, mais croire en ce qui change, aux métamorphoses, à l'ailleurs, à l'autrement.

Elle devient enseignante. Professeur de français. Jeanne a vingt-deux ans.

« Où courent-ils ainsi ces lièvres, ces belettes, / Il n'est pas de chasseur encore dans la contrée / Et quelle peur les hante et les fait se hâter, / L'écureuil qui devient feuille et bois dans sa fuite, / La biche et le chevreuil soudain déconcertés. »

Rebelle ? Pas aux normes en tout cas. En marge des cahiers de textes et de présence. Bousculant la grammaire des idées toutes faites. Inventant chaque fois une approche nouvelle. Jeanne n'a de cesse d'abattre davantage les murs de la classe. D'ouvrir tout grand l'école aux permanents échanges et à la liberté. Molécules myriades. De l'air. De l'air enfin. Laisser pénétrer par les vantaux ouverts des fenêtres un savoir qui fait vivre. Qui nourrit, désaltère. Qui laisse éveillé. Elle a tant en horreur tous les enfermements.

Dans ses cours, on se lève. On ouvre un livre. On lit. On attrape un poème. On quitte la peur d'écrire. Utopie si l'on veut. Elle se donne toute entière. Elle est contagieuse. Elle entraîne. Elle emmène.

Transmettre.

Elle a tant peur de l'inerte. Du figé. Du fossile. De la bombe atonique qui tue de l'intérieur.

Les élèves... Les pousser à l'envie. Les laisser s'évader.

Elle aime son métier.

C'est ce qui la retient.

Pour le reste, elle serait plutôt nomade, passagère. Cherchant à s'attacher mais fuyant aussitôt. La valise dans l'entrée s'il faut prendre le large

Elle quitte les Deux-Sèvres. Le collège rural. Elle était trop à l'aise. Rompt les liens et s'en va à Paris. *« J'ai compris que sinon je ne grandirai pas. »*

L'enseignement, elle le continue dans ces établissements réputés difficiles. En banlieue. Avec ces élèves issus de l'immigration dont elle comprend si bien les souffrances et les interrogations, elle perfectionne une approche de l'apprentissage résolument différente. Ateliers de parole, de lecture, d'écriture. D'imagination avant tout.

Des chantiers ouverts. On creuse, on étaye, on édifie patiemment les constructions

individuelles qui permettent d'habiter l'espace partagé. Le territoire commun.

Les textes en soubassements. Les mots s'ouvrant à la lumière.

Réfléchir. Comprendre. Avancer en soi-même.

Jeanne a entrepris seule une autre aventure.

La démarche analytique va l'aider à retrouver les appuis perdus, à explorer les failles, à apprivoiser sa peur du vide, à s'encorder, solide, avec sa propre fibre.

Quinze années d'allers et de retours. De trébuchements. De haltes. D'échos. De tourbillons profonds.

Elle a eu un fils et depuis cette étape le temps bat différemment.

« Le jour, dit-elle, où j'ai regardé l'heure à l'horloge de ma classe, j'ai su qu'il fallait partir. »

Son enseignement se fera hors de l'institution. Rencontres dans les quartiers, mélange des gens et des genres. Prise de la parole pour mieux la tendre aux autres. Elle s'échappe, mais elle ne fuit pas. Bien au contraire. Toujours ce hors les murs. Cette mise en danger d'aller vers ses semblables. Le maillage se fait dans la langue, dans les mots.

« Sinon je ne grandirai pas. »

L'âge n'a plus le poids d'avant. Il ne séquence plus les jours avec tant d'insistance. Passé, présent, futur se fondent dans le courant.

Oui, elle a grandi Jeanne. Elle est telle qu'elle est. Qu'elle a été. Sera.

Maintenant, en un mot, entoure tant de choses. Elle a trouvé sa place. Elle vit ce qui l'attend.

« Il vous naît un ami et voilà qu'il vous cherche, / Il ne connaîtra pas votre nom ni vos yeux, / Mais il faudra qu'il soit touché comme les autres / Et loge dans son cœur d'étranges battements / Qui lui viennent des jours qu'il n'aura pas vécus. »

Jeanne écrit.

Jamais elle n'a arrêté d'écrire.

En 1987, elle sort un recueil de poèmes chez Guy Chambelland.

Le poète, éditeur, a été professeur de français un temps en Algérie. À Bougie, entre Alger et Constantine. Il a publié là-bas ses premiers textes. Dénoncé la torture quand il y a été, plus tard, mobilisé.



Les routes se croisent.
Sa revue, Le Pont de l'épée.
Ce pont de Lancelot de Chrétien de Troyes.
Le chevalier franchit le fleuve de l'Enfer. L'horreur n'est qu'illusion.
Naissance de l'Oubli est le titre du livre.

Avant, c'était quoi ?

Entassement des feuilles.
Des tiroirs. Des mallettes. Des chemises cartonnées.
Pas de graphomanie. Pas de compulsions.
Rien. Non...
Une respiration.
Seule manière de dire comment on est au monde. Comment on s'en renaît.
Des pages et des pages. Des feuillets à tout prendre.
Des liasses de romans. Des phrases en suspend.
Personne ne lira.
Elle cèle tout. Intime.
Elle lit *Espèces d'espaces* de Georges Perec.
« *Comment penser le rien ?* »
L'humus de ses longs doutes.
Jeanne se fait un terreau.
Qui sait ce qui survient ?

Elle s'est décidée. Approches successives.
Elle a un livre prêt.
Un homme à qui sa femme ordonne de partir et qui se soumet.
Elle est musicienne.
Une nuit de Noël, il est seul dans leur appartement. Il sait qu'il doit laisser au matin place nette. Longues heures. Finit par s'en aller emportant avec lui toutes les partitions.
Plus jamais il ne sortira au jour.

Le roman ne paraîtra pas. Il devait s'appeler *La Peine perdue*. L'éditeur a fait faillite juste avant l'impression.

La langue arrachée. Condamnée au silence.
Qui sait ce que vraiment peut signifier terrible ?
C'est fini. C'est jeté.
« *J'ai pensé : Cela n'est pas pour toi.* »

Se redresser. Une longue convalescence. Les mots ne meurent pas. Il faut juste trouver comme un autre chemin.

18 septembre 1989, trois collégiennes de Creil sont exclues par le proviseur parce qu'elles portent le voile. « Atteinte à la laïcité et à la neutralité de l'école publique ». L'affaire fait grand bruit. Elle touche Jeanne au profond.

Elle écrit *Samira des quatre routes*. Le livre est publié en collection jeunesse.
Écrire pour la jeunesse ?

C'est un glissement naturel de sa vie d'enseignante. La parole d'à-côté. S'adresser autrement.

Samira, sa petite héroïne refuse les compromis. Elle se veut moderne, libre. Pas simple pour une fille de parents immigrés. Le père est dur. Tient aux règles. Au paraître. La sœur va se marier. Arrêter ses études à juste dix-huit ans. Le racisme, la haine. François, son ami prend des coups à vouloir la défendre. Il s'enferme dans la peur. Samira trouvera dans l'écriture, le moyen de le sauver. De se sauver aussi. Tendresse et tolérance. Mélange des cultures. L'intention est claire. Les mots gagnent sur tout.

Jeanne s'ouvre une porte. Elle cherchait ses lecteurs. Elle ne les quittera plus
Une quinzaine de titres. Elle insiste. Elle répète. Ce qui est impossible à dire, il faut l'écrire ou le dessiner (*Pourquoi pas moi ?*). Le photographe (*Une histoire de peau*). Créer change le monde.

« *Le salut est dans les petites insurrections.* »

Elle va plus loin. Puise dans les souvenirs (*Ca t'apprendra à vivre*) et, en 2000, écarte le rideau des livres pour les grands.



Un roman minuscule. *Les Demeurées*. Gouttelette brillante. Livre sur le savoir. Le silence. L'émotion

La vraie littérature ? Enfin, c'est la même chose. Non ? Et bien, vous allez voir. Ça se boucle de loin. Ça s'entend. Se répond.

« *Et que faites-vous, ô visage troublé, / Par ces brusques passants, ces bêtes, ces oiseaux, / Vous qui vous demandez, vous, toujours sans nouvelles : / Si je croise jamais un des amis lointains / Au mal que je lui fis, vais-je le reconnaître ?* »

Des *Demeurées* à *Présent* ? il y a un fil de soie. Une attache étirée, un nerf, un trait vivant.

Dans l'espace clos des *Demeurées* se replie La Varienne, l'idiote du village et sa petite fille Luce. La gamine doit aller à l'école. Quelque chose se brise. Mais « *Le monde s'est ouvert* ».

Tellement simple. Tellement déchirant.

Quatre livres plus loin (on a republié *Ça t'apprendra à vivre*), nous voilà à *Présent* ?

Avant, Jeanne a gratté au trempé de la glèbe. Dérobé des pans mémoire. Les a laissés s'étendre. Des impromptus au vent. L'amour et l'innocence. Elle a cette manière de dire les choses simples. Des personnages pâles soudain envahissants. Passerelles de survie. Le lent limon du texte craquelle en îles chaudes à mesure qu'on s'y perd.

« *Faire poids de tout son corps pour ne pas s'envoler parce que toute la différence tient dans ces deux petits mots. Sur et dans. Sur la terre. Dans le ciel.*

*Sur la terre. Pour rester sur. Peser encore un peu d'existence. »**

Présent ? est un retour comme une échappée belle. Jeanne parle du collègue et du corps enseignant.

Histoire de corps, oui, de sang battant, de réseaux, de matière, de muscles et de cellules. Du vivant à l'extrême.

Enclave de banlieue. Les élèves de troisième. Surtout une jeune fille.

« *Elle porte un prénom américain de série télévisée. Accolé à son nom bien français, c'est ridicule. Son nom de famille sonne encore plus français et le prénom encore plus faux. C'est pour toute la vie. Elle n'est pas la seule.* »

Madison Cotard...

Ses résultats en classe laissent peu de place au doute. Les dés semblent jetés. Elle est promise à rien ou bien à pas grand-chose.

Silencieuse. Rêveuse.

Inaccessible. Enfermée.

Comment la libérer, la rendre à elle-même ? La faire naître à nouveau ?

Autour de ce destin, Jeanne brosse une fresque dense. Chacun se répartit comme il peut là-dedans.

Galerie de portraits. Les acteurs du collège sont tenus à leur rôle. Mais tout s'intrigue, se mêle, se perd et se reprend. Les émotions intimes et l'envie de bien faire. Les préjugés, les règles, les moments d'intervalle. L'établissement est comme un lourd bateau, reposant sur la quille. Imaginer comment le rendre à l'océan.

S'embarquer. Croire. Ne jamais renier ce qui vous tient à l'être. On est à la charnière. Au point de basculement.

Coursives et couloirs. Des écluses. « *Les couloirs sont faits pour être bondés, puis vidés.* » Ça se bouscule, ça crie et ça s'éteint.

Dans *Présent* ? Jeanne s'offre des personnages. La principale, le factotum, la documentaliste, le conseiller d'orientation, les professeurs, les délégués de classe, le représentant des parents d'élèves. Kaléidoscope. Une poignée d'individus qui font une multitude serrée qui se démaille, se sépare et se rejoint à nouveau. Leur voix, leurs pensées, leur tréfonds se répondent. Couleur d'un quotidien en foncé, en estompe. Il y a ceux, nombreux, qui s'accrochent à une idée, une vocation, aux années d'expérience. Ceux qui se révoltent et s'aigrissent comme Inès Régnier, l'enseignante d'espagnol. Ceux qui lâchent pied et renoncent. « *Je démissionne parce que je me suis trompée* », lâche, à bout d'absences et d'angoisse, Valérie Lavalette, la jeune prof des sciences de la vie et de la terre.

Confrontations, compromis et dialogues.

Jeanne va au-delà de l'esquisse. On est vite embarqués.

Les chapitres où au conseil de classe de troisième se règle l'avenir des élèves révèlent les failles intimes. Comment juste se comprendre ? Décider en conscience ?

Quelques mois plus tard, il y aura les émeutes. Les voitures brûlées. Le trop plein déversé de l'exaspération.

Mots justes. Force d'évocation.



Il ne faut pas réduire *Présent ?* à une chronique scolaire. Ligne après ligne s'effile le tranchant. Tailler des ouvertures. S'enthousiasmer d'écrire. Le livre entier palpité, renfle, respire, s'éveille. Il est là pour longtemps.

Le roman est au centre de l'univers de Jeanne. Tout ce qu'elle a vécu s'y retrouve pleinement.

Le professeur de lettres est entré dans la classe. Il n'a pas fait l'appel. Il a ouvert un livre. Il lit à haute voix. Il se passe quelque chose.

Ce n'est pas au programme...

« On découvre une langue par son mystère, ce qui nous touche là où ne savait même pas qu'on existait. C'est cela la littérature et rien d'autre. Et on est grand et on est beau quand on a pénétré un texte. Il n'y a pas d'autre voie. Il faut oser. La fureur et la douceur. Extrêmes. Sans se poser de questions inutiles. Sans se laisser arrêter par les mots. Juste se laisser prendre. »

C'est Jeanne qu'on entend.

« Pardon pour vous, pardon pour eux, pour le silence/ Et les mots inconsidérés,/ Pour les phrases venant de lèvres inconnues/ Qui vous touchent de loin comme balles perdues/ Et pardon pour les fronts qui semblent oubliés. »

Jeanne vit maintenant en baie de Somme. C'est sa toile de fond. Horizon, mer et sable. Là où le paysage libre s'ouvre au monde incertain.

Sereine.

* *Reliques*. Denoël. 2005

Notes : *Les Amis inconnus* de Jules Supervielle se trouvent dans ses *Œuvres poétiques complètes* (Edition sous la direction de Michel Collot) Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, n° 424

Le dernier roman Xavier Houssin, *le premier Pas suffit* est publié aux éditions Buchet-chastel

ROMANS

LES DEMEURÉES, DENOËL, 2000 ; FOLIO, 2002
UN JOUR MES PRINCES SONT VENUS, DENOËL, 2001
ÇA T'APPRENDRA À VIVRE, SEUIL JEUNESSE 1998, DENOËL, 2003
LES MAINS LIBRES, DENOËL, 2004 ; FOLIO, 2006
LES RELIQUES, DENOËL, 2005
PRÉSENT ?, DENOËL, 2006

JEUNESSE

ROMANS PARMI LESQUELS :

SAMIRA DES QUATRE ROUTES, FLAMMARION, CASTOR POCHE, 1992
QUITTE TA MÈRE, THIERRY MAGNIER, 1998
SI MÊME LES ARBRES MEURENT, THIERRY MAGNIER, 2000
LA BOUTIQUE JAUNE, THIERRY MAGNIER, 2002
UNE HEURE, UNE VIE, THIERRY MAGNIER, 2004

ALBUMS

LE PETIT ÊTRE, (ILLUSTRATION NATHALIE NOVI), THIERRY MAGNIER, 2002
PRINCE DE NAISSANCE ATTENTIF DE NATURE, (ILLUST. KATHY COUPRIE), THIERRY MAGNIER, 2004

ESSAI

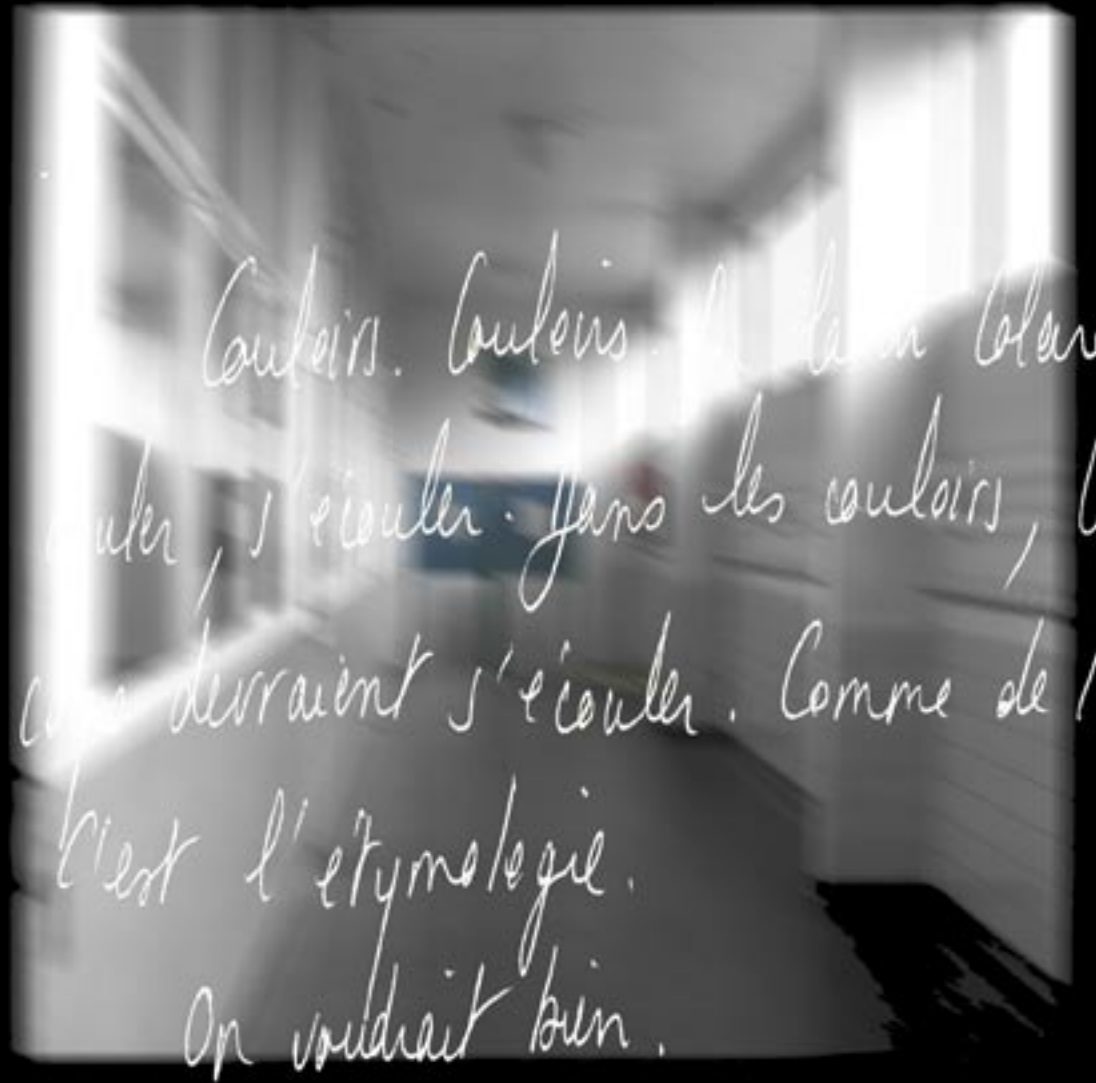
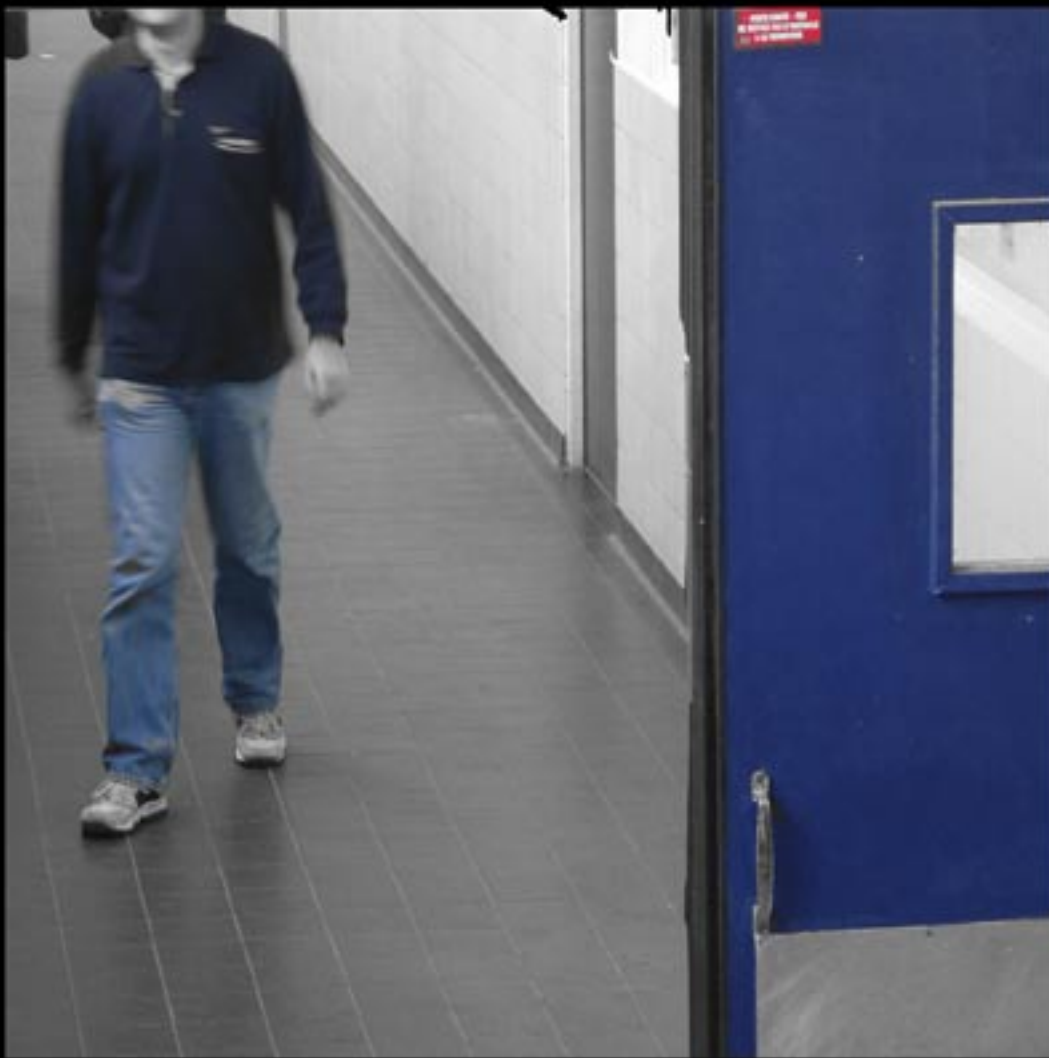
ET SI LA JOIE ÉTAIT LÀ ?, LA MARTINIÈRE (COLL. OXYGÈNE), 2001

TEXTES POÉTIQUES

NAISSANCE DE L'OUBLI, GUY CHAMBELLAND, 1989
MARTHE ET MARIE, (PEINTURE A. SLACIK) L'ENTRETOISE, 2000
LES ENFANTS DU MONDE, (MANUSCRITS PEINTS PAR A. SLACIK) L'ENTRETOISE, 2000
COMME ON RESPIRE, THIERRY MAGNIER, 2003
UNE MAISON POUR TOUJOURS, IN *PETITES AGONIES URBAINES*, (COLLECTIF), LE BEC EN L'AIR, 2006

THÉÂTRE

FILLE D'ULYSSE, FRANCE CULTURE
SOUS LA PAUPIÈRE D'EURIDICE, FRANCE CULTURE
MARTHE ET MARIE, CRÉATION THÉÂTRE DU MERLAN, (CHORÉGRAPHIE C. VANNI), MARSEILLE, 2000
L'EXIL N'A PAS D'OMBRE, CRÉATION THÉÂTRE DU PETIT VÉLO, (MISE EN SCÈNE J.C. GALL), CLERMONT-FERRAND, 2006



1 Extrait



Dans chaque salle c'est l'heure de l'appel.

Un rituel.

Les professeurs s'assurent, nom après nom, que les élèves sont bien là.

De quelle présence s'assure-t-on ainsi chaque matin ?

On fait l'appel à l'armée, dans les prisons, à l'école.

Comme si, dans les lieux clos, il fallait toujours que la présence soit établie.

Il faut un registre, une feuille ; il faut noter. C'est un comble.

Est-ce que la clôture crée le doute ?

Extrait



Au fond de la classe qui riait, une jeune fille a les mains bien à plat sur son bureau. Elle n'a rien sorti de son sac posé sur ses genoux, comme si elle allait partir. Elle ne participe pas à la joie générale.

L'agitation des autres meurt autour de son corps avant de l'atteindre. Elle est habituée, elle vit dans cette zone de délaissement. Même dans le bus le matin.

Elle porte un prénom américain de série télévisée. Accolé à son nom bien français, c'est ridicule. Son nom de famille sonne encore plus français et le prénom encore plus faux. C'est pour toute la vie. Elle n'est pas la seule. Il y a comme ça des erreurs de casting venues tout droit du fond des canapés où les fesses des mères usent lentement le velours. Les rêves ont pris leur place en lettres d'imprimerie sur les livrets de famille... Cyndie, Samantha, Laureen... Les mères ont passé la main. Les filles héritent des rêves, usés, et de prénoms qui résonnaient dans des maisons modèles où les seuls problèmes étaient de cœur.

La jeune fille se donne d'autres prénoms, parfois, dans le secret de sa tête. Pour elle seule. Des prénoms d'héroïnes de vieux romans.

Ce matin, elle se sent plate, comme si ses mains, ses pieds, tout son corps, n'étaient qu'une impression sur une feuille de papier. Elle a le sentiment qu'on pourrait la glisser tout entière dans la fente de n'importe quelle boîte. Elle n'arrive plus à faire aucun vrai geste. Depuis quand exactement ? Déjà devant la glace de la minuscule salle de bains, quand elle a renoncé à se coiffer ?

Quelque chose d'elle-même lui a échappé.

3 Extrait

Une mère a poussé une porte. Dans la chambre du fils, il n'y a presque plus d'odeur. Il est parti, bien en avance, pour le collègue. Il n'aime pas arriver quand ça sonne. Ici, ni cloche ni montre. Juste ses pas à elle qui ne font aucun bruit sur le revêtement de sol imitation parquet de l'appartement.

Le fils part de plus en plus tôt. L'emploi du temps ne lui suffit plus.

Il aime l'étude. Il est très bon élève. Il est en troisième. Il va les quitter.

Elle passe la main sur le bureau, impeccablement rangé, n'ose pas ouvrir les tiroirs.

Le lit est défait. C'est tout ce qu'il lui laisse. Elle lisse le drap, secoue la couette qu'elle a cousue elle-même. Elle se débrouille mal avec la langue française. Le fils préfère qu'elle ne vienne pas au collègue. Il a honte d'elle ? Elle, elle coud à la maison

et elle discute avec la femme du factotum au supermarché. La femme du factotum connaît tout du lieu où son fils aime passer son temps. Et elle, elle ne se lasse pas de ce qu'elle peut glaner auprès de la repasseuse. Elle sent l'oreiller doucement. C'est encore l'odeur de son petit. Son odeur de nuit, dans les cheveux, il n'y peut

rien, elle s'inscrit. Elle caresse doucement l'image de la nuque, l'endroit où les cheveux s'implantent, noirs, drus. Quand il était encore en primaire, c'est elle qui lui coupait.

Avec son mari, ils n'ont eu qu'un enfant. Lui voulait que leur enfant réussisse, qu'il n'ait pas la même vie qu'eux. Alors un seul. Et tout lui donner. Elle était d'accord.

Aujourd'hui, elle regrette.

Ses petits-enfants auront-ils honte d'elle ?

Elle va à la fenêtre, comme chaque matin. Le fils a la chambre avec balcon. Il ne s'y met jamais. Le balcon donne sur un petit terre-plein où jouent les enfants de l'immeuble. Il dit que c'est bruyant. Le fils est devenu très difficile. Elle, chaque matin, elle s'y accoude. Les enfants sont à l'école. Elle est seule. L'herbe n'est pas épaisse, elle

est bien râpée par endroits mais elle aime regarder le monde de cette fenêtre. Elle lève les yeux vers le ciel et se demande pourquoi son mari ne veut pas que leur enfant ait la même vie qu'eux.

Est-ce que leur vie ne vaut rien ?



Extrait

C'est la fin de la récréation. Dans les bouches des élèves, les chewing-gums roulent des mots embaumés de salive. Un reste.

Ils se regroupent devant le numéro de leur classe peint en blanc sur le sol, ne se mettent plus vraiment en rangs. À l'intérieur des bouches des élèves il y a des sons, encore, mêlés aux arômes acidulés qui lèvent comme une pâte, éclatent, chuintent contre les gencives... les mots sont perdus. Avortés en bulles qui claquent, s'effondrent au coin des lèvres.

Le chewing-gum mâche les heures qui passent.

Menthe, fraise, coca, une barrière élastique à la rage qui s'accumule.

Comment rester des heures et des heures, assis, sans rien comprendre de ce qui se dit, quand on a quinze ans ? Comment ne pas éclater quand on sait qu'on n'y arrive pas ? Et pourquoi on n'y arrive pas quand l'autre, le copain, à côté, écrit tranquillement les réponses aux contrôles, comme si c'était tout naturel et qu'il dira, en sortant, C'était facile...

Dans la bouche de l'élève qui ne sait pas, le chewing-gum tente de rameuter les mots appris la veille, revus le matin : la leçon. Mais la leçon ne colle pas aux dents. Dommage ! Elle a glissé dans un coin obscur de la mémoire. Elle se terre. L'élève est

aux aguets. S'il est interrogé, c'est la fin. Pourtant il la savait, ce matin ! Qui le croira ?

Quand les élèves quittent la récréation, les chewing-gums doivent quitter toutes les bouches, c'est le règlement intérieur, avant l'entrée en cours, mais ils sont là, cachés sous les langues, collés aux palais, prêts à reprendre leur rôle sporadique de cache-misère.



Dans la bouche du délégué se mêle au goût de vanille l'envie du baiser. Il roule le chewing-gum lentement d'un bord à l'autre de ses dents. Lentement. Il imagine. Le baiser serait aussi profond que les mots d'amour sont loin au creux des gorges. La langue de l'aimée lovée sous la sienne. Elle attendrait, lente elle aussi, qu'il vienne la soulever, délicatement l'enrober. Il imagine. Le goût de la vanille s'est glissé dans toute la bouche. Le goût de la bouche de celle qu'il aime, il l'imagine. Un goût secret comme

elle. Un goût qu'aucun autre garçon ne connaît, il en est sûr. Il aime l'idée d'être le premier, d'être le seul. Il poursuit le baiser, s'enhardit jusqu'à chercher de la pointe de la langue à toucher chaque parcelle de cette peau si fine qui tapisse le palais. En même temps le chewing-gum sous sa langue lui donne la délicieuse sensation du poids de l'autre langue, blottie. Le délégué vit un baiser parfait.

5 Extrait



La seule vraie façon d'entrer dans une langue c'est par ce qu'elle a de plus beau, de plus secret. Comme une femme. Il faut la découvrir au-delà du fard et des petites rides d'application à la nullité quotidienne. On découvre une langue par son mystère, ce qui nous touche là où on ne savait même pas qu'on existait. C'est cela la littérature. Et rien d'autre. Et on est grand et on est beau quand on a pénétré un texte. Il n'y a pas d'autre voie. Il faut oser. La fureur et la douceur. Extrêmes. Sans se poser de questions inutiles. Sans se laisser arrêter par les mots. Juste se laisser prendre. L'auteur, tous les auteurs veulent cela : être « pris aux mots ». C'est pour cela qu'ils écrivent. C'est pour cela qu'ils passent, seuls, oui seuls, tant d'heures de leur vie. Leur silence ne vaut que par ça. L'entrée dans leurs mots. C'est leur espérance. Et lui, lui qui est professeur de lettres, il peut ouvrir par sa voix à tous ces jeunes gens, ces jeunes filles, la porte de leur silence. Alors il lit, oui il lit. Et toute son espérance est que sa lecture les aide à grandir. Vraiment. Le professeur de lettres, pour la première fois, depuis quand ?, prend place devant ses élèves.

Les élèves savent quand il se passe quelque chose de vrai.

Le malaise du début, les petits regards en coin, les coups de coude ont cédé la place devant la force de cette lecture. Une drôle d'histoire. Un homme qui découvre un matin qu'il devient une bête... Ils écoutent, certains la bouche entrouverte, les sourcils froncés. Ce n'est plus le collègue. Ce n'est plus le prof. Ce n'est plus la salle de classe et les copains, pour une fois, on s'en fout. On est loin.

La lecture les sépare et les réunit.

Chacun est seul avec les mots. C'est la solitude précieuse de la lecture. Celle qui rend à soi-même.

En même temps, ils sont ensemble comme jamais, chacun avec tous, embarqués dans le même récit. La voix du professeur délivre l'histoire commune où chacun peut prendre place.

Ils sont captivés et ils n'ont jamais été aussi libres.

La liberté en ce moment, dans cette classe, ne se réduit plus à faire passer à un copain un petit mot ou à recevoir un SMS, le portable artistement calé sur les genoux. La liberté est à sa vraie place : ils imaginent. ILS IMAGINENT. Ils osent enfanter la vision que créent les mots. Ils grandissent. Enfin ils ne sont plus spectateurs de rien. Les images ne leur parviennent plus, toutes faites, d'un écran ou d'une affiche. Ils sont ensemble et, singulièrement, visionnaires à l'œuvre. Le professeur de lettres a mis en route leur imaginaire. Le texte est là pour ça. La littérature est là pour ça. Pas seulement pour étalonner les connaissances des uns et des autres. Mais pour leur permettre cet acte unique chez les vivants : créer des images qui n'existent pas, n'existeront jamais qu'au secret de leur tête. Dans cette liberté immense qui a permis de survivre à tant et tant d'humains privés de la liberté du corps. Et ce n'est pas pour rien que le premier geste des dictateurs est toujours de surveiller la lecture.

Les élèves imaginent. La clef qui ouvre toutes les portes est là. Et c'est le professeur qui la leur tend aujourd'hui.

Dans la tête de chacun l'étrange monstre se forme. Quelque chose de leur peur la plus ancienne, nichée, allez savoir, dans le cerveau reptilien ou dans le regard qu'un jour quelqu'un a posé sur eux... quelque chose de cette peur prend place dans l'histoire. Ils la reconnaissent sans la nommer. Pour le moment, ils imaginent et c'est tout. Ils sentent. Oui, cette étrange sensation de n'être plus le même, ils connaissent... comme le personnage de cette drôle d'histoire. Se réveiller étranger à soi-même... et que dira la famille ? Est-ce qu'on continuera à nous aimer ? Comment sortir de sa chambre ? On voudrait y rester, bien fermer la porte, être un peu oublié, le temps de s'habituer, de s'approprier soi-même. Comment faire ? La lente transformation du personnage se poursuit. Ils écoutent.

Le professeur de lettres lit.

Le monde de Kafka est ici.



Il a l'impression de vivre ailleurs, toujours ailleurs. Il a retenu le mot « exil ». Il pourrait porter ce nom-là. Il est Exil partout, dans la cour, dans la classe, et même dans le minuscule appartement que son père a réussi à louer, à l'issue de quelles douteuses tractations...

[...]

Son corps est bourré de toutes ces choses qu'on ne peut pas raconter. La honte et la colère bouchent tout. Il est verrouillé. C'est sa force quand il se bat. Il ne sent plus rien. Anesthésie totale. Le corps est une pierre. Après, la douleur physique, il en fait son affaire quand elle attaque l'arcade sourcilière fendue, la pommette, les côtes, les jambes. Ça n'a pas d'importance. Il se tasse. Il attend. Ça finit toujours par passer la douleur physique, il faut juste savoir endurer. Comme les bêtes. De toute façon, le corps borde ce qui fait mal, il limite, ça ne fait pas peur. On peut même nommer les lieux : genoux, bras... ça rassure.

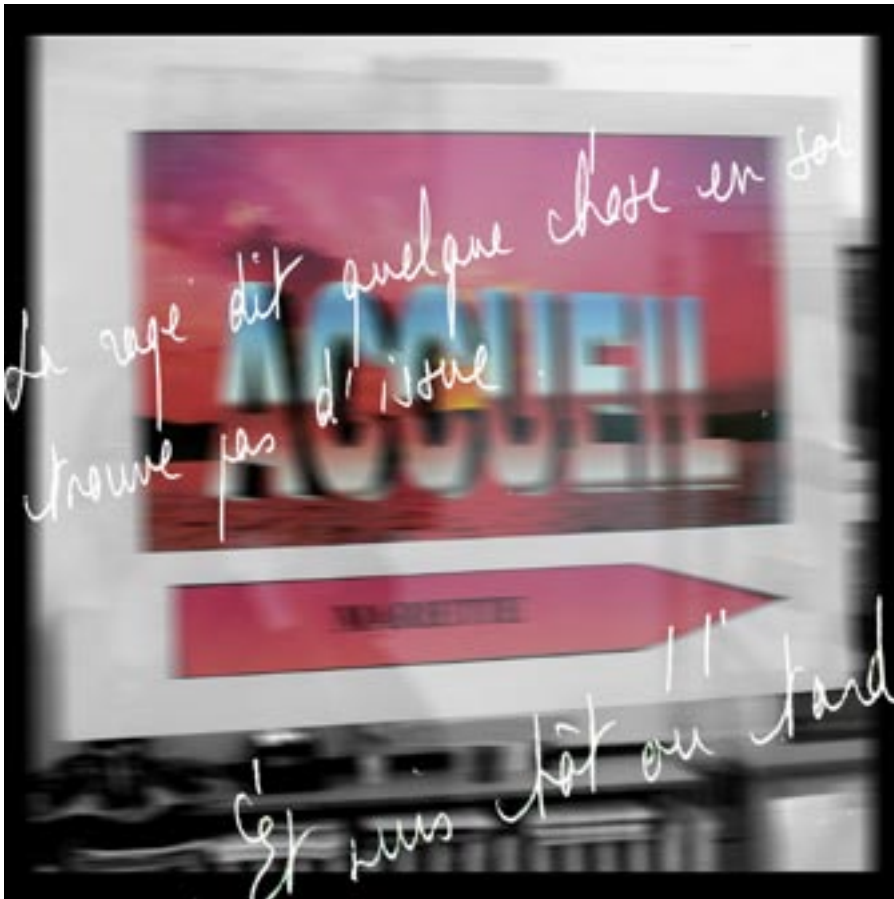
L'autre douleur, celle d'Exil, elle n'a pas de frontière, pas de bords. Elle envahit.

Aujourd'hui il entend dans la voix du professeur de français quelque chose qu'il reconnaît. Une tragédie bizarre, ce gars qui ne peut plus sortir de sa chambre. Lui aussi a souvent envie de ne plus voir personne, d'être sous la carapace. En même temps, il en crève de ne pas être comme les autres, de ne pas passer son temps à draguer les filles, à rigoler, à désirer le dernier i-pod...

Il voudrait dire au type dans le livre qu'ils sont copains. Vraiment. Frères.

À la fin de la lecture, le professeur leur dit que ce gars-là, il n'a jamais osé dire à son père certaines choses. Il a écrit. Une lettre qu'il n'a jamais envoyée.

L'élève au nom qui vient de loin aimerait bien aussi écrire un jour une lettre à son père. Il lui demanderait si on vit mieux, les poings rentrés.



7

Extrait

La récréation est finie depuis longtemps. Sur la terrasse tout en haut du collège, la jeune fille au sac à moitié ouvert lève la tête vers le ciel. Quand on est désorientée pour la marche à l'horizontale sur la terre, il reste le vertical.

Elle a trouvé.

Le factotum avait oublié de fermer la porte qui monte tout là-haut.

C'est comme dans un conte de fées. Elle a la sensation d'avoir échappé.

[...]

Ici au moins, on ne lui demande plus de rejoindre.

Elle se sent bien. Elle fixe un pan de ciel vierge, un nuage avance, pénètre, elle ne bouge pas les yeux jusqu'à ce que le nuage la quitte. Elle se sent au monde. Pas dans le monde. Juste au monde. Elle respire. Le monde et son cœur sont à même hauteur. On dit « être sur le même plan ». Elle est sur le même plan. Le pas est possible. C'est si rare ce sentiment que le pas est possible. Elle a une bouffée de joie. Une allégresse.

Elle prend connaissance de son domaine. Et tant pis si c'est un domaine éphémère. Bien sûr elle sera délogée. À un moment ou à un autre. Dans le collège personne ne peut s'isoler longtemps. Il y a toujours quelqu'un qui passe et qui enjoint de retourner avec les autres.

En rangs avec les autres, en classe avec les autres. Faire tous la même chose en même temps. C'est la loi du collectif.

Aussi longtemps qu'elle le pourra, ici, elle restera.

Elle longe la balustrade. C'est haut. Elle regarde, tout en bas, ceux qui marchent, les voitures qui s'arrêtent aux feux, repartent. C'est la ville. C'est le quartier de son collège. Elle se sent loin. Et étrangement proche en même temps. Les voitures, les gens, les choses, c'est possible pour elle d'être en lien avec tout parce qu'elle est là-haut. Uniquement parce qu'elle est là-haut. Elle éprouve une vague d'amour pour tout ce qu'elle contemple. Elle voudrait leur dire, à tous, qu'elle partage toutes les joies, toutes les misères. Elle n'a pas besoin, elle, de vivre des histoires. Les histoires des autres, qu'elle croise juste ou qu'elle pressent dans les voitures,

dans le bus qui passe, lui suffisent. Avec ça, elle vit. Ça s'inscrit sous sa peau. Elle ressent. Si fort parfois qu'elle a besoin de tracer le cercle à nouveau. Alors elle respire, elle laisse faire et l'envie de dessiner vient dans tout son être. C'est sa façon à elle d'être au monde.

Là, elle est heureuse. L'envie de dessiner est dans ses doigts.

[...]

Soudain le soleil éclate en fragments rouges, vifs, derrière ses paupières.

Elle ne parle pas. Elle crie. Elle crie vers les nuages là-bas qui filent,

libres. Elle crie vers le soleil qui s'est dégagé complètement de la grisaille, qui vibre.

Toute la colère est là, à nouveau. Elle se lève, se penche à la balustrade. Mais qui va comprendre, enfin, que pour elle la vie, c'est les couleurs, la musique, le rythme des pas des autres qu'elle peut écouter longtemps, dont elle aime saisir les variations, et les silhouettes qu'elle observe. Depuis toute petite c'est comme ça qu'elle vit.

Pourquoi à l'école n'y a-t-il pas de place pour des gens comme elle ?

Ils ne sont pas tous pareils, les gens quand même !



Extrait

Un rêve c'est une force, il le sait.

Avec la force des rêves, on va. Et si on n'atteint pas le rêve, cela n'a pas d'importance parce qu'on a quand même fait du chemin et en chemin on rencontre, parfois on se rencontre soi-même, et c'est ça, œuvrer pour vivre. Lui, il n'est pas là pour balayer les rêves de ces jeunes filles, de ces jeunes gens, d'un Voyons voyons soyons raisonnable.

Ne soyons pas raisonnable. Surtout pas. Quand il s'agit de choisir pour quoi on va se lever chaque matin, il ne faut pas être raisonnable, il faut être un vrai rêveur de sa vie. Et son rôle c'est d'aider à voir le rêve, voilà !

Il faut dépoussiérer le rêve. Il faut le voir, le contempler, en aimer la forme. C'est cela penser sa vie et rien d'autre. C'est avec ça qu'on a de la force pour aller vers les examens, les concours, les portes blindées.

Et lui, le petit, son fils, que fera-t-il plus tard ?

Les enfants glissent sur les métiers des parents... après, l'école les rattrape, arrête les glissades, pose des questions précises. Et il faut répondre. Cela s'appelle l'orientation. Et c'est son métier.

Dans le bus, il se met à observer les gens. Il voudrait leur poser des questions essentielles. Sont-ils heureux de ce qu'ils vont faire, là, ce matin ? C'est quoi, leur joie de chaque jour, c'est quoi ?

Oui, il sait que ça ne sert à rien de fourvoyer un gosse dans une voie où il n'y

a pas de débouchés. Il l'a assez entendu. Mais ça sert à quoi de l'envoyer sur une voie où la vie, elle, se bouchera ?

Le conseiller d'orientation rumine. Ce soir, c'est le conseil. Non, il ne laissera pas faire.

On va se battre.

Vraiment.



Des débouchés, à entendre les informations quotidiennes, il n'y en a plus nulle part, à moins de partir faire petite main en Asie du Sud-Est où toutes les belles industries vont fabriquer. Plus et moins cher. Ah, ils sont beaux, les critères du travail. Qui parle encore d'œuvre ?

On n'œuvre pas. On fabrique. En série et pas cher. Toujours plus. Pour quoi ?

Sous les yeux du conseiller d'orientation passent les visages qui montent, descendent du bus. Il les voit. Vraiment. Ce matin, tous

ses sens sont aiguisés, et dans sa tête les pensées ne cessent d'affluer. Il est vivant comme jamais. Dans sa colère, présent.

Enlever les paillettes de l'illusion quand un gosse entre dans son bureau, d'accord, mais que ce soit pour que l'enfant découvre son rêve dans sa nudité intacte, forte, belle, et qu'il le fasse sien. C'est ça son métier.

Extrait



Dans son appartement au milieu des immeubles, la jeune professeur a traîné ses cahiers sur le lit. Elle cherche. La troisième 4. Relire les noms. Regarder les photos d'identité. Au début de l'année elle s'était dit que ça l'aiderait pour se rappeler chacun. On leur avait conseillé le trombinoscope à l'IUFM.

Ils sont là, en face d'elle, tous.

Ses élèves.

Elle passe ses doigts sur les visages. La plupart sourient. Ce sont souvent de vieilles photos. Ils font encore enfants. Ils ont l'air tous gentils à plat sous sa main.

Pourtant là, c'est R. qui n'arrête pas de lancer des obscénités dès qu'elle écrit au tableau. Elle ne sait pas se retourner, le regarder bien en face et lui dire Maintenant ça suffit ! elle a trop peur qu'il lui en lance une de visage à visage. Que ferait-elle, hein ? Au moins, quand elle a le dos tourné, elle peut laisser croire qu'elle n'a pas entendu. C'est lâche mais elle n'a rien trouvé d'autre.

[...]

Pourtant elle a rêvé de faire cours, de transmettre son amour de la terre, de la nature.

Il y en a combien qui n'ont jamais vu la mer ici ?

Sur son bureau, au pied de son lit, les cailloux qu'elle a ramassés pendant ses longues promenades au bord la baie. La baie s'ensable. C'est lentement triste. On sait que plus rien ne bouge quand il y a trop de sable.

Elle effleure les galets du bout des doigts, comme les visages des élèves.

Ici aussi on s'ensable.

Elle les imagine en kayak, comme elle à leur âge, découvrant les vagues à l'écluse, quand la rivière se jette dans la mer, le plaisir de lutter, la peur. Elle essaie de les voir riants, joyeux, et pas narquois. C'est un exercice pour avoir moins peur, les apprivoiser. Ce sont presque encore des enfants, après tout.

Il faudrait qu'elle puisse les imaginer pieds nus dans le sable. Ça changerait tout.

Mais c'est difficile.

[...]

Ici, elle se sent déplacée.

Ses élèves aussi, pour la plupart, viennent de familles déplacées. Est-ce qu'ils ressentent aussi cela ?

Quand elle est avec les siens, chez elle, au bord de la mer et qu'elle essaie de parler des gens d'ici, ils lui sortent tous les clichés de la « banlieue » et elle se surprend à leur dire qu'il y a une autre vie derrière les images de la télé. Mais cette autre vie, elle n'arrive pas à l'atteindre, elle, quand elle y est confrontée. Elle se sent nulle.

Elle murmure « nulle » en laissant ses doigts aller des galets aux visages des élèves, « nulle et nulle part ».

10

Extrait



Au pied du collège, les élèves sont toujours groupés. Ils ont du mal à se séparer pour rentrer chez eux. Ils discutent, rêvent à voix haute.

L'année prochaine, ils seront ailleurs. Ils suivront des routes différentes.

Ils s'aventurent à partager, à la demande d'Aminata, devant le collège où ils ne reviendront plus, leurs espoirs les plus fous.

La médecine, l'astronomie, l'esthétique, le football, le professorat, le commerce, l'électronique, la chanson, le droit, la justice, le cinéma, la politique... leurs paroles dans la tiédeur du soir leur dessinent une place vivante dans la société.

Quand ils repartent dans les rues, leur pas en est transformé.

Laurent et Madison les regardent s'éloigner, seuls ou en petits groupes.

Eux, main dans la main, s'allongent sur les longues couches de ciment.

Maintenant ils se contemplent comme on peut le faire seulement lorsqu'on s'est embrassé pour la première fois. Le baiser se poursuit par le regard. Le visage aimé s'offre, ravi. Ce ravissement-là, ni l'un ni l'autre ne l'avait connu. Ils découvrent. Ensemble.

Ils respirent pour tous ceux de leur âge qui, ici, venaient restaurer la vigueur de leur vie il y a si longtemps.

Ils respirent pour tous ceux de leur âge qui, aujourd'hui, continuent à chercher leur souffle.

Cette nuit-là, la liberté de désirer est entrée dans les poitrines.

Les rêves respirent large.

11

Extrait



Au mouvement de l'émeute a succédé l'urgence de l'état.

Urgere en latin signifie presser.

L'état d'urgence signifie la hâte d'en finir avec.

Mais comment en finir avec ce qui au fond du cœur s'insurge ? Comment en finir avec ce qui enrage les rêves balayés et balayés encore ?

Car ce n'est pas de haine qu'il s'agit. La haine anime une intention. Elle s'adresse à l'autre. Ici c'est la rage qui est à l'œuvre. La rage dit quelque chose en soi qui ne trouve pas d'issue.

Les issues de secours ne fonctionnent plus.

Alors l'urgence, oui.

L'urgence est à la conscience.

L'urgence est à l'invention.

Cet état d'urgence-là n'a pas pris fin le 4 janvier 2006.

Nous en sommes au commencement

La collection

Ouvrages édités

JEAN ÉCHENOZ, *LAC*, ÉDITIONS DE MINUIT, 1989

MARIE REDONNET, *SILSIE*, GALLIMARD, 1990

FRANÇOIS SALVAING, *UNE VIE DE RECHANGE*, FRANÇOIS BOURIN, 1991

VICTOR LLUCH, *JOUR DE PIERRE*, BELFOND, 1992

MARIE NIMIER, *L'HYPNOTISME À LA PORTÉE DE TOUS*, GALLIMARD, 1992

BERNARD CHAMBAZ, *L'ORGUE DE BARBARIE*, SEUIL, 1995

BERNARD LAMARCHE-VADEL, *TOUT CASSE*, GALLIMARD, 1995

MICHEL BESNIER, *LA ROSERAIE*, FAYARD, 1997

LYDIE SALVAYRE, *LA COMPAGNIE DES SPECTRES*, SEUIL, 1997- PRIX NOV. 97

JEAN MATELLUS, *L'ARCHEVÊQUE*, LE TEMPS DES CERISES, 1999

JEAN-BERNARD POUY, *94*, LES ÉDITIONS GRENADINE, 2000

RACHID BOUDJEDRA, *FASCINATION*, ÉDITIONS GRASSET, 2000

NICOLE CALIGARIS, *BARNUM DES OMBRES*, ÉDITIONS VERTICALES, 2002

JEAN-PIERRE OSTENDE, *VOIE EXPRESS*, ÉDITIONS GALLIMARD, 2002

À paraître

PIERRE MICHON, XAVIER BAZOT, NATHALIE BLAISE, NICOLE SIGAL,

RÉGIS DE SA MOREIRA, PATRICK GOUJON

RENSEIGNEMENTS

JOSIANE HERRY

01 49 56 27 15

JOSIANE.HERRY@CG94.FR

CONSEIL GÉNÉRAL DU VAL-DE-MARNE
SERVICE CULTUREL DÉPARTEMENTAL

TÉL : 01 49 56 27 15

WWW.CG94.FR

WWW.LECTUREPUBLIQUE94.NET

COORDINATION

JOSIANE HERRY

CONSEILLÈRE AU LIVRE

ET À LA LECTURE

CONCEPTION

DIRECTION DE

LA COMMUNICATION

DU CONSEIL GÉNÉRAL

TEXTE

XAVIER HOUSSIN

PHOTOGRAPHIE

FRANCIS JOLLY

CONCEPTION GRAPHIQUE

MÉDIRIS-ET-SPIRALE

GILBERT DURANTON